

Le « Mouvement » dans son ensemble fut porteur de ce travers. Mais un groupe le fut de manière implacable, le groupe « Politique et psychanalyse », lequel avait pignon sur rue et sur média grâce à la librairie *des femmes*, située à l'époque rue des Saints-Pères, et aux éditions du même nom.

Singulière histoire que celle de ce groupe et surtout d'Antoinette Fouque, sa papesse, son gourou, son « lider maxima » comme on voudra, une femme à la fois intimidante et drôle, intelligente et séductrice, qui pouvait aussi bien faire peur que charmer, formidablement douée pour la parole et si loquace qu'en sa présence tout le monde la bouclait. Antoinette avait su, grâce aux deniers d'une fort riche héritière, construire une petite puissance éditoriale qui lui permit de passer, auprès de celles et de ceux qui ne fréquentaient pas le « Mouvement », comme son incarnation et son unique représentante. Forcément une jolie librairie rue des Saints-Pères, une maison d'édition, un magazine sur papier glacé, de belles villas à la campagne et à la mer, des voitures de luxe, ça impressionne toujours!

Antoinette produisait le discours, un cocktail parfois subtil, parfois caricatural de Marx, Freud, Mao et Lacan. Les troupes, elles, allaient répétant et diffusant tant bien que mal la bonne parole, laquelle n'était pas toujours très compréhensible. D'autant que s'y mêlait une bonne dose d'opportunisme: des positions fausses à tel moment devenaient justes quelques mois plus tard tandis que des personnes vouées aux gémonies pouvaient être du jour au lendemain portées au pinacle et vice-versa. C'était alors une nouvelle leçon que devaient apprendre les préposées à la propagande, lesquelles avaient moins d'intelligence et d'humour qu'Antoinette. Et puisqu'Antoinette énonçait la loi, elle pouvait tout aussi bien la modifier, la transgresser, la moquer, ce dont elle ne se privait d'ailleurs pas.

Au sein du « Mouvement », le conflit avec « Politique et psychanalyse », fut constant, il prit même la forme de procès devant les tribunaux, il traversa les pages de journaux et les télex de l'AFP. Qui, à l'extérieur, y comprit quelque chose? Peut-être personne. Et pour qui n'était pas du « Mouvement », tout cela devait apparaître dérisoire, à peine un différend politique entre groupes rivaux, plutôt une histoire entre « bonnes femmes ».

Il s'agissait pourtant de bien autre chose. Sans doute les antagonismes étaient-ils exaspérés par les passions de

l'heure. Mais au-delà se jouait la mise en cause de pratiques totalitaires, tant était grande la prétention d'Antoinette Fouque et de son groupe de détenir la vérité des femmes et de leur libération. Oser récuser cette prétention, critiquer les analyses et surtout les pratiques de ce groupe ne pouvait jamais relever de la manifestation d'un désaccord politique mais de la misogynie et de la haine des femmes, argument sans cesse brandi à l'encontre de celles qui n'obtempéraient pas.

« Psychanalyse et politique » ou « Politique et psychanalyse » ou « psych et po », comme on voudra, savait ce qu'il en était de la différence des sexes, il savait comment il fallait vivre, être, penser, travailler, écrire, chanter, aimer pour être une femme, une vraie; il savait comment enfermer à nouveau les femmes dans des normes, des contraintes, des jugements. Il savait que les femmes qui publiaient des livres ailleurs qu'aux éditions *des femmes* étaient toutes des traîtresses, complices de l'ordre masculin dominant; il savait que celles qui signaient un article de leur nom ne prouvaient que leur masculinité et leur désir de reconnaissance sociale, choses vilaines entre toutes. Moyennant quoi Antoinette Fouque donna plus tard son nom à sa maison d'édition, ce qui est, on en conviendra, une douce façon de rester anonyme.

« Politique et psychanalyse » avait en outre une singulière pulsion à l'hégémonie au point d'estimer incarner et représenter le « Mouvement de libération des femmes » à lui tout seul. Cette pulsion hégémonique se doublait, malgré les dénégations, d'une si grande envie de reconnaissance institutionnelle que, dans une démarche grotesque, il finit par déposer le sigle « MLF » non seulement à la préfecture de police, comme association 1901 dirigée par Antoinette et ses amies, mais aussi à l'Institut national de la propriété industrielle comme marque commerciale. Ce qui était assez culotté, il faut bien le dire, car le MLF n'appartenait à personne, c'est-à-dire qu'il appartenait à toutes les femmes, qui à un moment ou à un autre, lui avaient donné vie et force. Se déclarer propriétaire du « Mouvement de libération des femmes » revenait dans un autre registre, à se déclarer propriétaire du « mouvement ouvrier ».

Depuis ces années, l'appellation « Politique et psychanalyse » a fait place à une autre, « Alliance des femmes pour la démocratie ». Du fonctionnement interne de cette « Alliance », je ne sais rien, et après tout je m'en moque. Je m'en tiens à ce qui est public.

Antoinette Fouque a ses entrées dans les médias, l'Université, les revues, la politique. Tant mieux pour elle. Une certaine parisienneté intellectuelle salue son courage, son intelligence, son dévouement constant à la cause des femmes du monde entier, adhérant sans la moindre interrogation à son discours sur le présent et sur le passé. Et quand un hebdomadaire, une télévision veulent avoir le point de vue d'une ancienne du « Mouvement », c'est presque exclusivement à Antoinette Fouque qu'ils font appel, elle qui, si l'on en croit *L'Express* du 16 mars 95, habite rue de Verneuil à Paris un hôtel particulier « qui n'a rien d'une tête de pont pour viragos sectaires ou nostalgiques du MLF ». Si l'habit ne fait pas le moine, l'habitation en revanche...

Est-ce son goût pour les hôtels particuliers qui l'a rapprochée de Bernard Tapie, si bien qu'elle est devenue députée européenne en 1994, élue de la liste que conduisait ce grand féministe devant l'éternel qu'est l'ancien président du club de football marseillais?

Mais féministe, Antoinette Fouque ne l'est pas, même si elle ne rechigne pas à passer pour telle quand cela l'arrange. Elle ne l'était pas dans les années soixante-dix, elle ne l'est pas davantage aujourd'hui. Pourquoi? La lecture de son livre, *Il y a deux sexes*, publié au printemps 1995 et qui reprend des entretiens, des conférences et des discours faits, non dans les années soixante-dix, mais de 1989 à 1995, apporte la réponse: les féministes étaient, sont encore, toutes manipulées par des hommes, toutes engagées non dans la libération des femmes mais dans la seule lutte pour l'égalité, la seule identification aux modèles masculins, toutes prises dans la loi du père, ou du fils, ou du frère, toutes dans le travestissement des hommes.

Vingt ans après, le dogmatisme n'a pas lâché, la réécriture de l'histoire non plus. Car le débat sur l'articulation de la différence et de l'égalité, a traversé, je l'ai dit précédemment, et traverse encore, le « Mouvement des femmes » dans son ensemble. Mais à en croire Antoinette Fouque, tout ce qui a été pensé et fait de bon dans le « Mouvement des femmes » relève de « Politique et psychanalyse » et plus tard de l'« Alliance des femmes pour la démocratie », tout ce qui a été fait de mauvais relève des autres, ces féministes tant décriées. Qu'Antoinette Fouque ait contribué aux luttes des femmes est une évidence. Qu'elle n'ait pas été la seule en est une autre, massive. Mais elle est quasiment la seule en revanche à avoir développé une très habile stratégie de conquête des pouvoirs médiatique et institutionnel, elle qui les dénonçait tant jadis. A cette aune, je sais que je ne pèse rien. Mais est-ce une raison pour se taire?

Est-ce une raison pour accepter ce vol de la mémoire des femmes, cette appropriation de leurs luttes auxquels se livre sans vergogne Antoinette Fouque? La manifestation du 6 octobre 1979 qui a rassemblé des dizaines de milliers de femmes dans les rues de Paris pour la reconduction de la loi Veil sur l'avortement paraît avoir été organisée par « Politique et psychanalyse » qui ne participait même pas à son collectif de préparation. Ce qui est vrai, c'est que « psych et po » voulait absolument être en tête du cortège et obliger les milliers de femmes présentes à défiler derrière ses propres banderoles. Ce qui est vrai aussi, c'est qu'il a fallu se battre, hélas!, pour l'en empêcher. Détail insignifiant d'un passé oublié? Non, signe parmi d'autres, de cette prétention à s'emparer d'un mouvement qui refusait d'être captif.

Autre exemple, plus comique celui-là, la dénonciation par Antoinette du fait que le « Manifeste des 343 » publié en avril 1971 en faveur de l'avortement incluait des personnalités, « sur le modèle gauchiste », précise-t-elle. « Je rêvais que nous allions réduire l'écart entre les obscures qui triment et les stars qui friment », ajoute-t-elle. Beau et juste rêve. Mais à compter le nombre de pétitions lancées depuis de nombreuses années par Antoinette Fouque, signées par tout ce que Paris comprend de noms célèbres et publiées notamment par *Le Monde*, j'en conclus, comme le faisait ma grand-mère, qu'il vaut mieux lire cela qu'être aveugle!